

EDITORIAL

« Bigarré »

Emilie Charonnat

« De manière générale, la réalité est *ordonnée* dans l'exacte mesure où elle satisfait notre pensée », écrit Bergson dans *L'Evolution créatrice*, à l'instar de l'éternel Spinoza qui nous rappelle que l'ordre comme le désordre sont toujours imaginés. Miscellanées d'orée d'année, voilà ce qu'il faut ordonner.

Ce n'est pas parce qu'il réactive le potentiel d'une très vieille pensée que l'article de Bernard Suzanne intervient le premier. C'est peut-être parce qu'il peut nous apprendre à ne pas attendre de l'ordre qu'il soit trop « schématisé ». A moins d'entendre ce terme à rebours de la simplicité, si ce n'est celle qui qualifie le style du peintre moulant nos sens en ses « schèmes ». Dans cet article intitulé « De la couleur avant toute chose » et sous-titré « Les *Schèmas* invisibles du *Ménon* », Bernard Suzanne nous met en garde contre une lecture trop simple du texte platonicien, qui consiste à voir dans les réponses socratiques du *Ménon* un appel à la géométrie, et à l'épure du schéma, là où au contraire le philosophe tente de faire signe vers la richesse du concept. L'auteur nous présente la théorie des Formes platonicienne sous une autre lumière, plus subtile et plus colorée.

Or nous savons qu'il est parfois difficile de se placer dans l'univers singulier, parfois très éloigné, qui donne naissance à un texte.

La tentative de Serge Thibault – dont l'article s'intitule « Expérience et philosophie chez les philosophes éléates » – a l'intérêt d'affronter un présupposé tenace chez les philosophes bien-pensants : l'auteur s'appuie sur l'époque présocratique riche en pratiques spirituelles pour rappeler aux penseurs d'aujourd'hui que la philosophie ne peut être comprise comme une discipline purement abstraite et dénuée d'implications affectives, mais qu'au contraire, d'une part, certaines démarches ne sont compréhensibles qu'à cette lumière, et que, d'autre part, l'expérience spirituelle oubliée, l'étude de la philosophie se présente comme une collection de théories, « une dépouille vidée d'elle-même et poussée jusqu'à la caricature lorsqu'elle devient pure érudition ». C'est en suivant une voie, un mode de vie – et non en jouant avec des concepts – qu'on pourrait retrouver l'expérience qui fait parler le philosophe, et donner sens à ses mots.

Henri Bergson affirmait qu'un philosophe n'avait qu'une chose à dire, une seule chose, si simple qu'il ne pouvait l'énoncer, bien que ce soit elle qui le fasse parler toute sa vie.

Dans l'article suivant, « Vers une politique de l'inquiétude : crainte et espoir chez Thomas Hobbes », l'auteur analyse la philosophie politique et morale de Thomas Hobbes sous l'angle du désir et de l'inquiétude fondamentale de l'humanité de l'homme. La crainte, associée à l'espoir – couple dont l'indissociabilité n'échappe pas à Jérémie Duhamel – comporte le risque de faire de nous de simples jouets des plus légers motifs. L'état de nature et l'état civil sont dès lors décrits en fonction de deux modes d'objectivation de cette crainte, dont le passage s'effectue par une contractualisation qui se présente comme une solution au problème de l'inquiétude originaire de l'homme. Le souverain doit canaliser la crainte, pour la rediriger essentiellement sur lui. Hobbes s'efforce dès lors de réduire à néant le discours des faux prophètes, ensemble de prédictions sur un avenir lointain qui intensifie la crainte-inquiétude et pousse à la désobéissance.

Il suffit parfois d'avoir l'angle de vue exigé par une différence, une sorte d'anomalie, si petite soit-elle, pour tracer un tableau imprévu.

« Le normal et le pathologique chez l'humain : peut-on qualifier un autre homme de biologiquement anormal ? » L'article de Tallal Ballouti reprend les concepts de normalité et d'anormalité biologique, de santé et de pathologique chez George Canguilhem, afin de mettre au jour leurs insuffisances, particulièrement lorsqu'il s'agit de déterminer une normalité humaine, au sens notamment où celle-ci ne peut être pensée en termes purement physiologiques et d'adaptation à un milieu. La vie humaine et sa valeur déborde largement le cadre strictement biologique des concepts de Canguilhem, au point même où « dans la sphère de la conscience la satisfaction et le déplaisir physiques peuvent subir des renversements de polarité ». L'homme est bien trop complexe, et bien trop lié à la communauté dans laquelle il vit, perçoit et agit. Ce qui devrait se présenter comme constante dans l'équation de l'existence humaine devient un point de variabilité tel que parler de normalité reste impossible.

Mais n'est-ce pas seulement la communauté, et non le philosophe ou le biologiste, qui attribue un état pathologique, qui le provoque même dans bon nombre de cas, chez l'individu dès lors marginalisé ?

Le marginal est un symptôme. La communauté veut l'exclure comme on se débarrasserait d'un microbe. L'article que je propose, « Tristan Egolf, *Le seigneur des porcheries* : un conflit qui résiste à être défiguré », met en évidence, à l'aide principalement de concepts deleuziens, ce pathos communautaire, la tentative d'exclusion du « parasite » et la résistance de celui-ci – jusqu'à la rupture. Mais ce qui nous intéresse particulièrement, c'est *l'effet* d'un tel événement, sa puissance toujours « réactualisable », l'intensité emprisonnée dans le roman. De quoi se tenir debout, même s'il faut avoir les deux pieds dans la merde, et même si ça glisse. Un remède au nihilisme ?

Certains y voient une faiblesse inhérente à la discipline, d'autres préfèrent voir là une richesse, une puissance : le consensus n'est pas une exigence philosophique.

J'accueille donc avec joie, pour conclure, l'excellent article de Lucien Oulahbib : « Le néoléninisme français contemporain »¹, qui qualifie les philosophies françaises du XXe siècle de nihilistes néoléninistes. L'auteur montre la stratégie de démolition du sujet et de toutes valeurs possibles dans les discours de Bataille, Blanchot, Foucault, Derrida, Deleuze et Lyotard. Ces auteurs ne détruisent pas seulement les structures extérieures des institutions mais également les structures subjectives de l'action pour ne permettre plus qu'une longue errance, dans un monde qui a perdu tout sens.

Mais pour conclure, il me semble judicieux, afin d'éclaircir aux yeux du lecteur le rapport qu'entretiennent les deux derniers articles, de publier ici, avec l'accord de M. Oulahbib, un extrait de la discussion qui suivit ma lecture :

E.C. : « (...) vous mettez au jour ce que ces auteurs « empêchent », mais *que permettent-ils* ? Il me semble que cette destruction de la valeur de la signification a pour but (je me réfère du moins à Deleuze) une ouverture vers autre chose. Et que c'est cette « autre chose » qui importe. Comme Nietzsche le remarquait, destruction et création sont les deux faces d'un même mouvement – dans une pensée, une volonté affirmatrice bien entendu. J'ai des difficultés à entendre que le but soit « que rien ne puisse repousser » chez un penseur (Deleuze) qui crée le concept de rhizome et fait l'éloge de l'herbe... Ce qui me pousse à vous poser une deuxième question : sur quelle voie votre analyse vous mène-t-elle ? Quelle issue proposez-vous aux enfants du XXe siècle ? Retrouver un centre ? Quel type de centre, et de quelle manière ? (...) Où est la positivité de l'entreprise de tous ces auteurs ? Qu'ont-ils fait naître en vous aujourd'hui ? (...) Les valeurs ne sont pas détruites, il ne s'agit pas de relativisme, mais, à la suite de Nietzsche, de s'interroger sur la valeur des valeurs, et, dès lors, de retrouver cette valeur suprême qu'est la vie, même si c'est dans la solitude, même si c'est le plus difficile. Il ne s'agit pas d'empêcher toute action, mais d'atteindre à une action d'une nature toute différente. Ni d'empêcher la mesure, mais d'atteindre à un autre type de mesure, qui n'admet pas d'invariant. Et c'est peut-être cela que je répondrais à la première question que je vous posais : ces auteurs nous forcent à devenir autre, peut-être cherchent-ils à créer une nouvelle humanité : assez forte pour tenir debout au sein d'un réel dénudé, rendu à son mouvement créateur... »

L.O. : « c'est ce que je croyais aussi, s'interroger sur "la valeur des valeurs", sauf que ces auteurs suivent la stratégie de Blanchot visant à mettre en question la question même de s'interroger... Voilà pourquoi je dis qu'ils empêchent même de s'interroger parce que ce faisant vous vous posez en sujet susceptible de vous ériger en pouvoir...

¹ Article dont le sujet semble bien dans « l'air du temps », puisque la revue *L'Autre Côté*, créée en 2009 a décidé d'y consacrer son premier numéro « La French Theory et ses avatars ».

Chez Deleuze, le rapport à l'universel est banni, le concept se suffit à lui-même, c'est cela le relativisme, mais je vous concède que leur prose est attrayante et peut stimuler... Je vais néanmoins tenir compte de votre réaction car en effet j'ai aussi des amis qui aiment bien Deleuze (en particulier sur le cinéma)... Mon propos est de considérer que ce sont des gens complexes qui d'un côté peuvent être très charmants et attrayants, et de l'autre ont une stratégie bien précise de destruction du sujet... sans mettre rien d'autre à sa place puisqu'il a été décrété que le sujet c'est le mal, ce qui est là une position bien plus théologique que philosophique... »